CIHEAM
Options Méditerranéennes

L'évolution du concept de conservation de la nature

Lebreton P.

L'environnement

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 9

1971
pages 18-25

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

---

http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010422

To cite this article / Pour citer cet article

Lebreton P. **L'évolution du concept de conservation de la nature.** *L'environnement.* Paris : CIHEAM, 1971. p. 18-25 (Options Méditerranéennes; n. 9)

CIHEAM

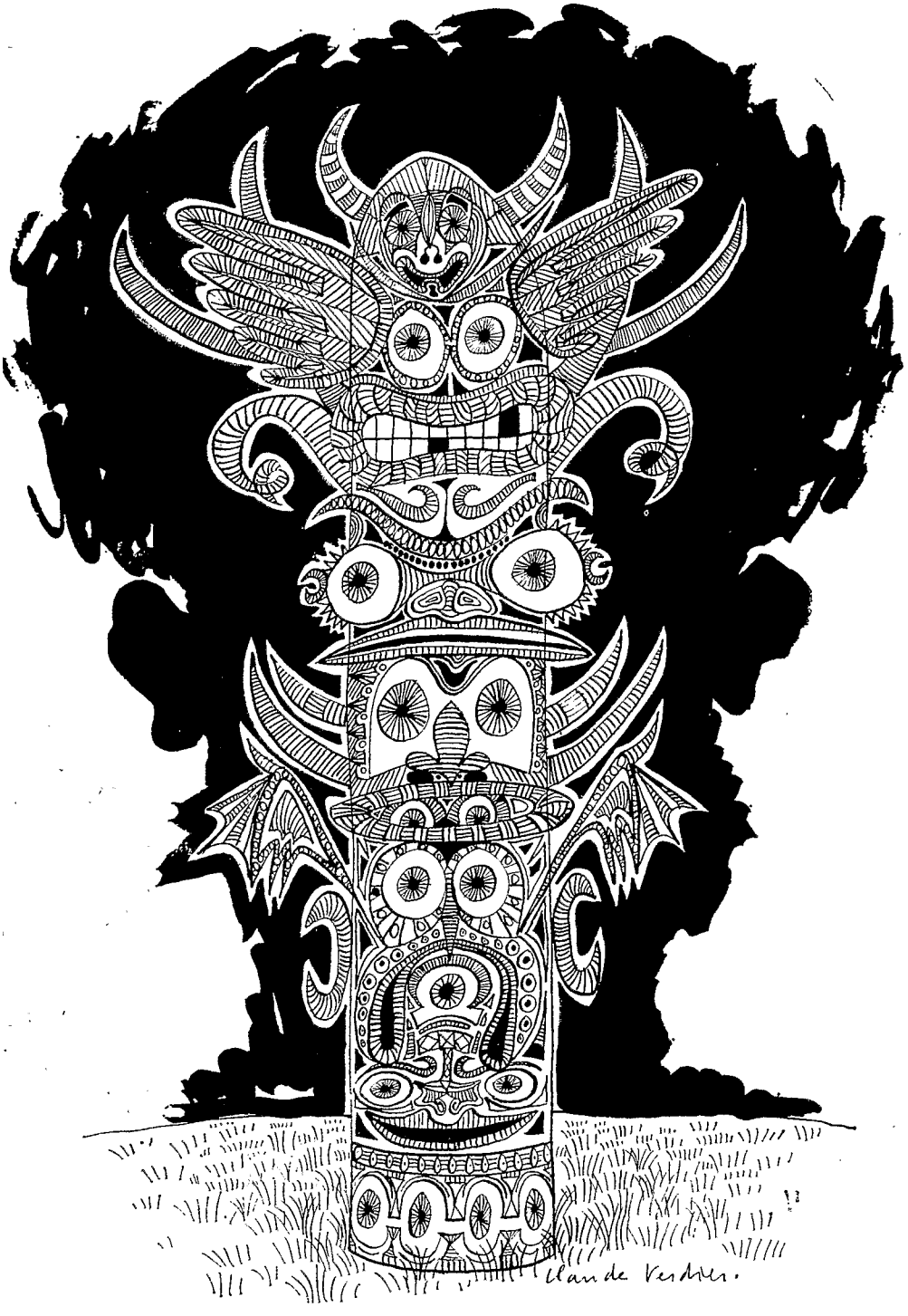
http://www.ciheam.org/
http://om.ciheam.org/

CIHEAM

Philippe LEBRETON

Président de la Fédération Rhône-Alpes de Protection de la Nature

L'évolution du concept de conservation de la nature



La nature était souvent sujet de déification (notion de totem).

Bien que la Nature — c'est-à-dire ce qui n'est point sorti des mains de l'Homme — ait ses exigences et ses lois propres, bien souvent étrangères à nos vues, il n'en est pas moins vrai que le concept de Conservation ou de Protection de la Nature ne constitue qu'un cas particulier de la notion que possède l'Homme de sa « *situation* », c'est-à-dire de ses relations avec ce qui n'est point lui, que le problème se pose au niveau individuel ou à celui de l'espèce.

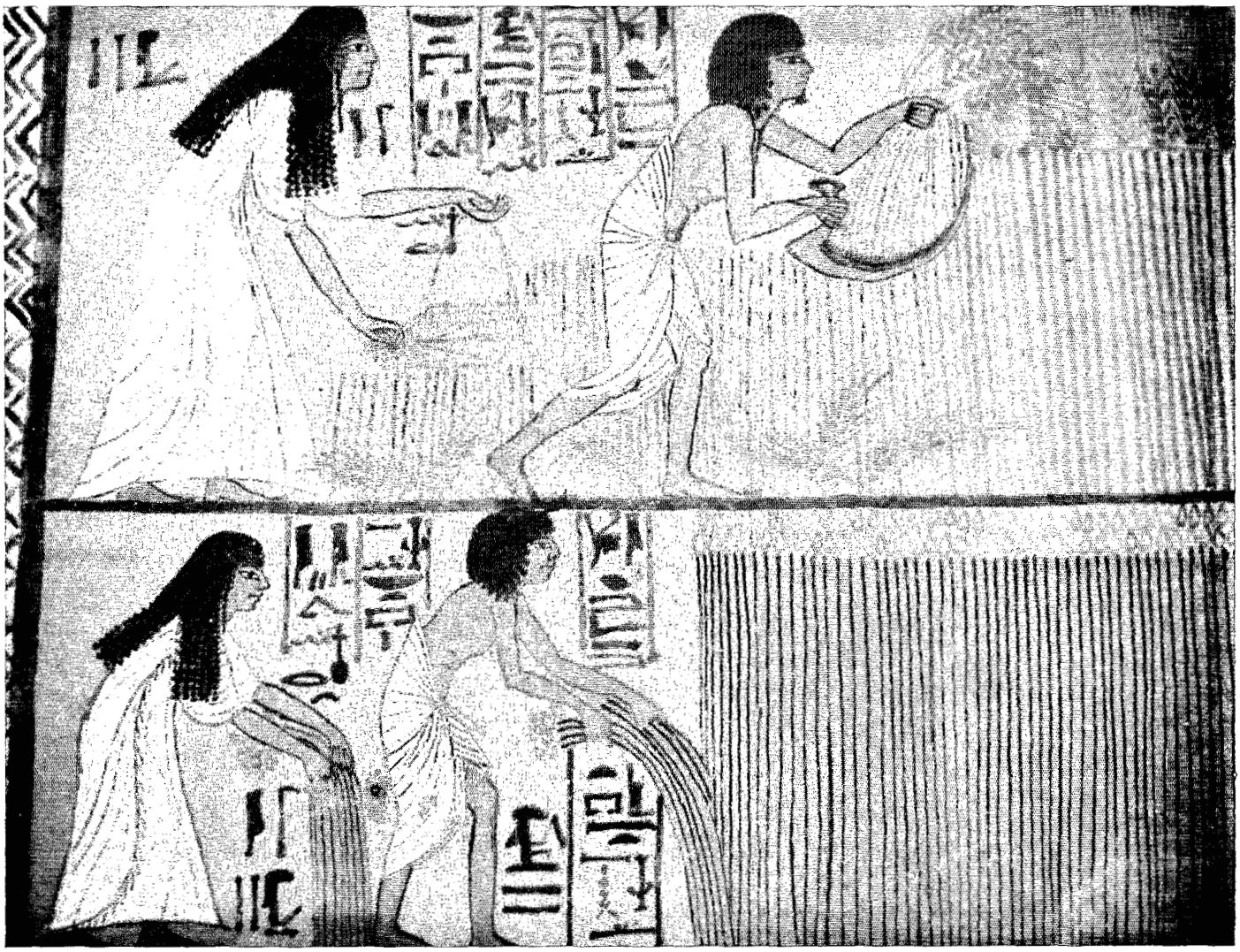
Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver dans l'histoire d'un tel concept des démarches de pensée familières à d'autres domaines, notamment ceux de la sociologie et des mythologies, ou des arts et des sciences. De plus, l'idée de protection de la nature étant née d'une réaction aux excès destructeurs de la « civilisation », il est assez normal que nous retrouvions là les principales étapes de celle-ci, bien souvent liées aux progrès de la technologie. Il est vrai toutefois que les diverses articulations sensibles dans l'histoire des sociétés, des religions, des arts et des techniques n'ont pas toujours été contemporaines : seule la trajectoire générale est commune, degrés d'avancement ce rejoignant ou se chevauchant sans cesse, selon la règle d'évolution connue dans tous les groupes vivants, dont l'Homme ne constitue que le cas le plus particulier.

De même, les diverses étapes que nous serons amenés à distinguer ont pu coexister (aujourd'hui encore, des Pygmées de la Maboké aux businessmen de Manhattan), voire au même lieu, notamment dans les pays dits en voie de développement, (Maroc par exemple), ce qui n'empêche qu'elles répondent à un réel déterminisme historique. Nous distinguerons cinq stades successifs : *autrefois*, *jadis*, *naguère*, *aujourd'hui* et *demain*, dont l'homme correspondant fut, est ou sera protohistorique ou « écologique », agro-pastoral, artisan ou pré-industriel, industriel et post-industriel... si, dans ce dernier cas, Dieu, la Nature, ou ce qui pourra en tenir lieu, nous prêtent vie...

L'ÉPOQUE PROTO-HISTORIQUE

Aux aurores de notre espèce, il y a des dizaines ou des centaines de milliers d'années, l'instinct de conservation, poussé à l'extrême comme dans tout groupe jeune,

Photo Roger Viollet



La moisson en Égypte. (Nécropole à Thèbes).

faisait sans doute de chaque individu humain, en dehors d'une cellule familiale ou tribale de dimension réduite, un ennemi pour son prochain, à plus forte raison pour la nature ambiante, à qui devaient être disputés quotidiennement gîte et nourriture.

Mais que l'Homme naissant ait dû lutter contre une Nature à la fois hostile et nourricière (notamment contre les grands fauves aujourd'hui disparus, tels l'Ours des cavernes, le Mammouth, l'Auroch...) allait sans grands dommages pour le milieu naturel, étant donné la faiblesse des effectifs et des moyens d'une espèce luttant pratiquement à mains nues et, de ce fait, se pliant comme toute autre aux lois dites naturelles.

Si l'homme a jamais mérité un jour le qualificatif d'*écologique*, ce fut à cette époque où le problème qui nous est aujourd'hui posé n'existait alors pas, pas davantage qu'il n'a de sens *exprimé* pour les quelques peuplades actuelles demeurées à l'âge de la pierre, comme les Indiens de l'Amazonie ou les Eskimos de l'Arctique, vivant en équilibre séculaire avec un « environnement » éternellement respecté, grâce à une économie de pêche, chasse et cueillette, se contentant de prélever une partie des intérêts d'un capital Nature toujours préservé.

Dans des domaines voisins, notons que, si la technique était réduite à de rudimentaires outils manuels, l'organisation sociale loin d'atteindre la complexité et la hiérarchisation connues chez plusieurs espèces animales (non seulement Insectes sociaux, mais aussi Vertébrés supérieurs), les concepts d'Art et de Divinité existaient déjà — étroitement liés d'ailleurs — ce dont l'Homme de Lascaux nous offre certainement le meilleur exemple. La nature elle-même était d'ailleurs souvent objet de projection artistique ou de déification (notion de totem), bien plus souvent par crainte et par intérêt d'ailleurs que par respect, encore moins par amour (1).

L'ÉPOQUE AGRO-PASTORALE

Succédant à l'époque écologique, vint ensuite pour l'Homme la possibilité de dominer — au moins en partie — son milieu (ou son prochain), grâce au perfectionnement des outils (dont ceux connus sous le nom d'armes...), au premier rang desquels se place le feu; les civilisations résultantes virent très probablement le jour dans le bassin méditerranéen oriental, quelque 5 000 ou 6 000 ans avant notre ère. Selon les temps ou les régions, l'homme devint pasteur ou agriculteur, c'est-à-dire que se produisit pour la première fois l'*asservissement* d'espèces animales ou végétales, donc d'une fraction de nature non seulement dominée mais *modifiée* (phénomène pratique et conceptuel très important de domestication). C'est encore le cas de

(1) Si l'homme proto-historique connaissait un mode de vie sans conséquences fâcheuses pour son milieu naturel, il est assez curieux —et navrant — de constater combien, des millénaires plus tard, la nature a payé et paie encore chèrement le prix de l'oppression qu'il fit alors subir à la jeune espèce humaine : d'où nous viennent sinon de cette époque et des suivantes, certaines phobies comme la peur de la nuit, de l'orage, de la forêt, du marais, du loup, du serpent, de l'insecte, de la rage...? C'est l'héritage inconscient — et par là même plus dangereux — de ces périls alors réels mais depuis maîtrisés, qui justifie aujourd'hui encore à nos yeux le bien-fondé de certaines opérations scientifiquement périmées, comme l'assèchement des derniers marais ou la destruction des « nuisibles ». Et si la peur de la rage a presque atteint récemment chez nous un degré d'hystérie officielle, les hécatombes de fins de semaines dues à l'automobile (environ 200 000 morts et des millions de blessés en France dans le quart de siècle écoulé) ne suscitent qu'une résignation apitoyée n'empêchant pas la commercialisation de véhicules toujours plus rapides. L'effacement ou l'inscription d'un caractère — fût-il psychique— dans les acides nucléiques de nos gènes, réclame sans doute l'imprégnation par le milieu de centaines de générations successives...

nombreuses peuplades africaines; un cas limite est celui des Indiens de l'Amérique du Nord qui, vivant essentiellement du Bison (stade écologique), utilisaient néanmoins sciemment le feu pour étendre la prairie au profit du ruminant — donc à leur profit — mais aux détriments de la sylve originelle.

Dès cette époque, de vastes surfaces du manteau forestier primitif allaient être rayées de la planète, livrant la terre à une érosion accélérée par le surpâturage. Mais l'Homme n'allait point limiter à son environnement naturel ses opérations de prise de possession par la force : de la même époque datent les premières guerres organisées, les premières structurations sociales trouvant une forme extrême dans l'esclavage humain (2); aux mêmes temps naît la notion de monnaie (l'étymologie du mot numéraire nous rappelle combien cette notion est contemporaine d'une civilisation d'élevage) qui allait être d'une si grande importance, non seulement dans les rapports d'hommes à hommes, mais aussi dans les rapports Homme-Nature, aujourd'hui sans doute plus que jamais...

Pour la première fois en effet, à la notion de mise en réserve nutritive, notion naturelle et positive connue dans le monde vivant en dehors de l'homme, allait succéder la notion de *thésaurisation*, permettant le stockage au delà des besoins et, par là même, amplificatrice sinon génératrice de l'esprit de domination. Pour la première fois, échappant aux règles écologiques, l'Homme, aidé par la pensée et projetant en avant la notion de gain ou de prédation, troublait les équilibres ancestraux et allait entamer de plus en plus sérieusement les ressources du milieu naturel.

Mais si les conséquences humaines et naturelles de tels faits furent dès alors graves (combien de civilisations disparurent dès cette époque, dont celle de l'Empire Maya, préfigurant peut-être notre destin, comme l'a écrit R. Heim), elles n'aboutirent cependant pas à une « émergence » du concept de protection de la nature, tant la disproportion était alors grande entre une espèce peu nombreuse et un milieu ambiant apparemment vaste, et, pourquoi pas, illimité, en raison de l'ignorance, sinon astronomique, du moins géographique d'alors? Pas davantage d'ailleurs le respect de la vie et de la personne humaines n'étaient de mise, et le contraste (chez les Chaldéens par exemple) est d'autant plus frappant à cet égard au sein de sociétés qui, apports positifs de ces ères, avaient atteint par ailleurs un haut degré d'élaboration religieuse et scientifique (astronomie notamment), sans oublier évidemment le raffinement artistique de nombreuses civilisations.

L'ÉPOQUE PRÉ-INDUSTRIELLE (OU ARTISANALE)

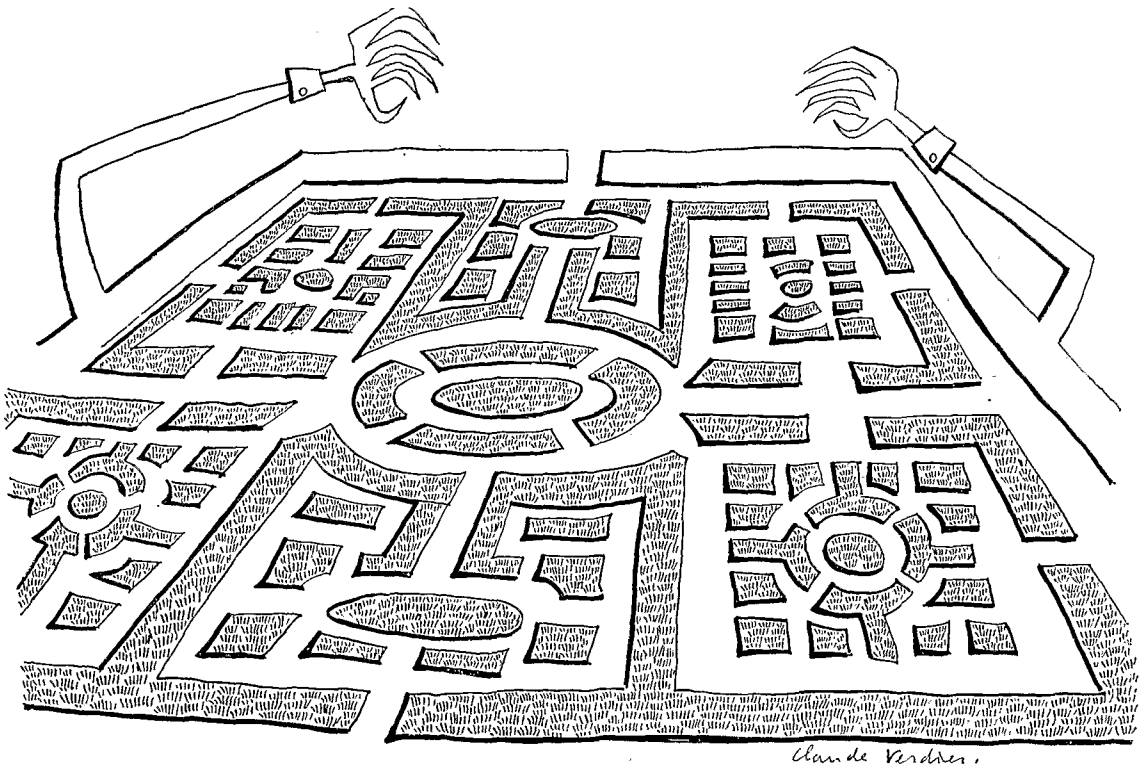
La démarcation est ici plus subtile, non seulement selon les pays mais encore et surtout selon les domaines envisagés; si peu de chose sépare, du point de vue de la conservation de la nature, la civilisation des pharaons de la société féodale du moyen-âge, on ne saurait oublier un événement majeur de la conscience humaine survenu entre-temps : la naissance du christianisme.

Pour la première fois en effet, succédant à la Loi juive du Tallion, basée sur un rapport de force et d'intérêt, allait apparaître (sinon être appliquée, même en Europe actuelle...) une morale basée sur le *respect* et, qui plus est, sur l'*amour* du prochain. Plus encore que celle de l'outil, cette notion (ébauchée chez certains philosophes grecs) n'est-elle pas la marque essentielle du passage du stade animal au stade humain?

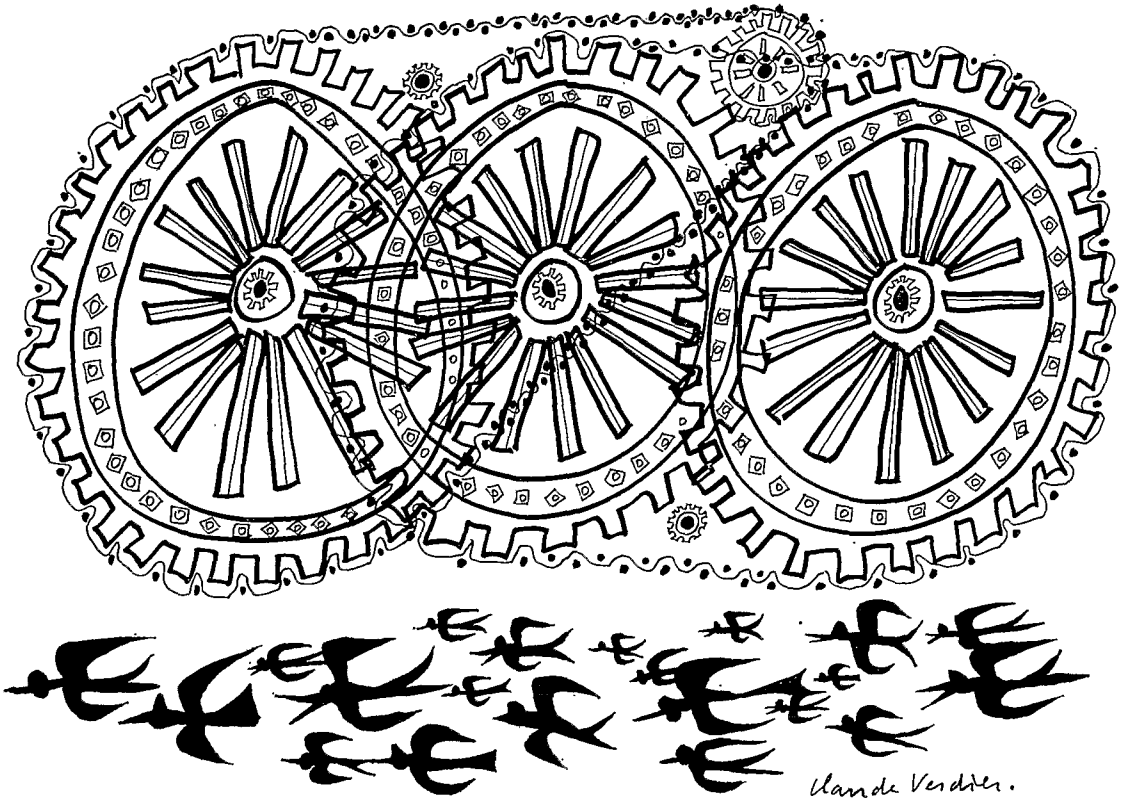
Sur le plan scientifique et technique toutefois, il fallut attendre la Renaissance et ses suites pour constater une différence, sinon de principe du moins de fait, dans la mise en situation de l'homme par rapport à son environnement. L'esprit critique apparaît, fécondé par un retour aux sources gréco-latines, et s'en dégage un esprit d'aventure concrétisé par la race des explorateurs et navigateurs ibériques (3) : laissant ici de côté l'aspect positif de cette mutation spirituelle (surtout sensible dans le domaine des arts), notons que l'impact destructeur résultant sur l'Homme et sur la Nature allait être considérable : non seulement les forêts épargnées par le pâtre et l'agriculteur allaient fournir la mâture des caravelles ou le charbon des forges, mais les peuples et les ressources naturelles (minérales et animales tout particulièrement) des contrées conquises allaient voir démanteler leur équilibre ancestral. Afrique, Asie, Amérique tombaient successi-

(2) Notons, sans cynisme mais avec réalisme que, selon P.-P. Grasse, la spécialisation des fonctions au sein des groupes sociaux, rendue possible par le développement de l'outil puis la ségrégation intra-spécifique, a permis — si individuellement « injuste » et critiquable qu'elle puisse être — le « dégagement des élites », facteur de progrès dont bénéficie en retour la collectivité ou l'espèce.

(3) Dans une certaine mesure, néanmoins bien timide par rapport au XV^e siècle et ses suivants, les Anciens furent animés du même démon, restreint au domaine circum-méditerranéen; l'Histoire ne nous apprend-elle pas que la Numidie était la réserve des « panem et circenses » romains, en des lieux aujourd'hui recouverts par le sable des déserts?



Afrique, Asie, Amérique tombaient successivement sous la griffe de l'homme blanc.



Le vieux pacte qui unissait l'homme à la nature a été brisé.

vement sous la griffe de l'homme blanc, ce super-prédateur, sans que la découverte des limites de notre planète ait jamais fait naître le moindre sentiment de mesure dans l'organisation du pillage.

S'ouvrirent alors plusieurs siècles de colonisation, forme élaborée de l'esclavage, dont les séquelles allaient survivre jusqu'au milieu du XX[e] siècle; J. Dorst, dans son magistral ouvrage « Avant que Nature meure », a dressé un bilan tristement éloquent des espèces et des milieux originaux à jamais disparus par esprit de lucre et de rapine. Passons par pudeur sur ce réquisitoire en nous étonnant à moitié de n'entendre alors s'élever pratiquement aucune voix en faveur de la Nature mise au pillage; mais comment l'Homme aurait-il pu s'intéresser à ses frères inférieurs alors qu'il asservissait, déportait ou tuait ses propres congénères avec un manque de conscience dont seul notre siècle a retrouvé la marque...

A peine pouvons-nous faire figurer aux bancs de la défense des voix aussi isolées et peu représentatives de leur époque que celles de Colbert créant l'administration des Eaux et Forêts ou de Saint-François d'Assise, que les catholiques (qui appartiennent à la religion la plus éloignée de la nature qui puisse être) considèrent avec le sourire attendri que l'on réserve généralement aux simples; citons également l'intervention de quelques Princes ou Prélats, tels de Duc Boleslaus de Marzovie protégeant l'Aurochs au XIII[e] siècle et la création en 1548 d'une réserve cynégétique dans le canton suisse de Glaris.

L'époque pré-industrielle (ou artisanale, puisque la faiblesse des moyens techniques limitait encore l'ampleur des réalisations) fut certainement l'une de celles où l'Homme fit preuve des plus grandes qualités comme des plus grands défauts, disons des plus grandes possibilités au sens neutre du terme: en pleines luttes doctrinales et religieuses, des œuvres immortelles étaient élaborées dans les domaines de la musique et de la peinture; cotoyant le mépris de la personne humaine, la philosophie atteignait des sommets considérés encore avec respect. Ainsi, avant même que ses conquêtes intellectuelles et spirituelles aient pu lui permettre de prendre conscience du monde qui l'entourait, l'Homme, sans rien renier de sa brutalité primitive, s'embarquait sur la voie du narcissisme et de l'orgueil qui est encore la sienne aujourd'hui.

L'ÉPOQUE INDUSTRIELLE (OU TECHNOCRATIQUE)

Les événements vécus jusqu'au milieu du XIX[e] siècle peuvent cependant paraître comme jeux d'enfants en regard de ceux depuis connus par l'ère industrielle, dont l'avènement remonte à peine à plus d'un siècle. L'Homme maîtrise successivement les diverses sources d'*énergie* (charbon, pétrole, eau, atome) et les modes de leur emploi (vapeur, mécanique, électricité); il en résulte un formidable accroissement des possibilités matérielles, individuelles ou collectives, et l'expansion démographique prend alors également son essor. Comme le souligne Dorst, c'est surtout avec l'ère industrielle que « le vieux pacte qui unissait l'Homme à la nature a été brisé; car l'homme croit maintenant posséder suffisamment de puissance pour s'affranchir du vaste complexe biologique qui fut le sien depuis qu'il est sur terre ».

Tout s'accélère dès lors sur un rythme démesuré : production industrielle s'attaquant à toutes les ressources, notamment minérales; généralisation de la notion de profit élevée à la hauteur d'une morale de la société; apogée de l'épopée coloniale où les nations européennes se disputèrent la carte des mondes noir et jaune. A l'échelle planétaire d'ailleurs, l'Homme, dernière espèce apparue sur terre, n'est-il pas par excellence le « colonisateur » de la plante ou de l'animal « indigènes »? Mais le fait, loin de lui conférer la discrétion que tout intrus bien élevé ressentirait en pareil cas, ne fait que renforcer l'homme dans ses vues de domination et de droit absolu sur le monde inerte ou vivant; n'est-il pas d'ailleurs, comme le lui sussurent toutes les Églises, la plus parfaite de toutes les créatures, faite à l'image de Dieu?

Mais avec l'ère industrielle la mesure est comble, et le « choc en retour », jusqu'alors limité et par là même imperceptible aux yeux du commun, s'accomplit en atteignant tout d'abord l'homme dans son propre milieu vital, dans son « environnement » quotidien comme diraient aujour-

d'hui nos ministres : les conditions de vie et de travail urbains devinrent telles dans la seconde moitié du XIXe siècle qu'une prise de conscience de l'exploitation de l'homme par l'homme se fit alors jour, conduisant à des bouleversements sociaux dont nous vivons encore aujourd'hui les effets.

Mais dès le début du même siècle s'était produite une autre mutation de l'esprit humain : quittant l'introspection et l'anthropocentrisme chers aux classiques, le Romantisme avait pris conscience de la nature et du monde extérieur, voire de leurs relations avec l'esprit et le cœur humains. Les prolongements de cette « ouverture » font encore référence, même si certains aspects peuvent prêter à sourire et servent parfois d'argument facile aux détracteurs de la protection de la nature. De la même époque date aussi l'avènement de l'Art à la dignité intrinsèque, phénomène tout aussi important du point de vue conceptuel : jusqu'alors en effet, l'artiste était considéré comme un ouvrier, au sens étymologique du terme, que peu de chose distinguait de l'artisan. Bach et même Mozart ne furent que les employés ou les commanditaires de riches amateurs et Beethoven fut l'un des premiers à faire admettre que l'Art pouvait avoir d'autres fonctions que rehausser repas, chasses, fêtes ou autres cérémonies et possédait une *valeur propre* transcendant ses spectateurs, ses interprètes, ses créateurs parfois même.

Nous assistons donc ici à l'affirmation d'une notion extrêmement importante, celle de la « gratuité » de l'Art, dont nulle justification utilitaire n'est nécessaire pour mériter respect; il est assez curieux de voir à quel point ce concept, peut-être sous-jacent dès Lascaux mais jusqu'alors inexprimé, fut admis sans discussion et constitue de nos jours un dogme bien établi. La cause en réside peut-être dans le fait que la création artistique n'enlève rien à personne (4), peut-être aussi parce qu'un tel comportement donne meilleure conscience à une société par ailleurs basée sur l'exploitation des valeurs matérielles.

A divers titres, ce n'est donc pas par hasard si le concept de protection de la nature, d'une part est né dans la seconde moitié du XIXe siècle, d'autre part fit alors référence à des valeurs esthétiques plus qu'à des raisons pratiques (5). C'est ainsi que sous le Second Empire fut créée la première réserve naturelle française en forêt de Fontainebleau, à l'instigation d'un groupe de peintres de l'École de Barbizon; peu d'années après, le Congrès, américain prenait des mesures analogues (appliquées davantage à des *sites* qu'à des espèces) et la Loi fédérale du 1er mars 1872 fondait aux États-Unis le premier Parc national du monde (6).

Réserves et Parcs, depuis créés en nombre heureusement croissant (moins vite

(4) Au contraire, puisque tout un commerce et bien des industries ont pu s'établir sur les procédés de diffusion des arts.

(5) Au même moment, la Science et le « Savant » bénéficiaient également d'une auréole de considération, alors qu'ils se voient actuellement ramenés, par un sort contraire de celui encore réservé à l'artiste et aux arts, au rang d'exécutants inféodés à des fins dont le matérialisme est le plus fréquent moteur.

(6) Près d'un siècle avant le premier Parc français, celui de la Vanoise...

Photo Lebreton

Hêtraie dans le Parc naturel régional du Pilat (France).

cependant que les atteintes portées au milieu naturel), sont ainsi considérés comme de véritables « musées naturels », conception dont on trouve la marque dans de nombreuses législations, telle la loi française de 1930 sur les Réserves naturelles, assimilant la notion de Site scientifique à celle de « Site pittoresque, légendaire ou artistique », ou comme la Loi roumaine voyant dans les espèces menacées de véritables « Monuments de la nature ».

Mais par la suite une nouvelle évolution se manifesta, trouvant son origine dans deux considérations en partie complémentaires : d'une part les tenants de la protection de la nature, soucieux de justification et d'efficacité, eurent de plus en plus souvent tendance à faire appel à l'*utilité de la nature* (7), vue comme l'antidote de la ville et de ses « nuisances »; d'autre part, en effet, les aspects négatifs de la civilisation technocratique sont désormais tels que personne ne peut, par exemple, ignorer le grave problème des pollutions (air, eaux, sol..., gaz et fumées; pesticides et radioéléments résiduels...). A tel titre que dans l'esprit du grand public et de bien des responsables, la conservation de la nature est subordonnée maintenant à la protection de l'environnement, dualité dont on retrouve la marque dans l'intitulé même du Ministère *ad hoc* récemment créé en France.

(7) On trouve, par exemple, ce réflexe de pudeur ou cette tactique dans la transformation, vers 1950, de l'Union Internationale de *Protection* de la Nature, libellé « sentimental », en Union Internationale pour la *Conservation* de la Nature, *de ses Ressources*, intitulé plus « réaliste ». Mais TALLEYRAND ne disait-il pas : «Méfiez vous du premier mouvement, c'est le bon »?

Dans cette optique, la Nature est traitée comme l'esclave dont le maître, jusqu'alors insouciant, vient de découvrir la valeur et la fragilité et, de ce fait, lui accorde le minimum d'attention et de soins permettant de ne pas trop déprécier le capital prerésenté. Ce concept de la conservation de la nature est donc essentiellement « paternaliste » et négatif, situation dépassée depuis des décennies ou presque dans les rapports liant l'Homme à l'Homme, notamment dans les domaines sociaux et coloniaux.

Photo Lebreton

La réserve des Sept-Iles (Bretagne) est le seul point de nidification en France du Fou de Bassan.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins réel que sur de telles bases la protection du milieu naturel, considéré pour lui-même ou comme environnement humain, a quitté maintenant le cénacle des spécialistes et, en peu d'années, est devenue un concept universellement admis, sinon bien compris et appliqué. A l'égal des autres grands problèmes de la planète, la question est maintenant prise en considération par les principaux organismes internationaux (UNESCO, Conseil de l'Europe...) et la récente Année européenne pour la Protection de la Nature, ouverte à Strasbourg en février 1970, a sans doute énormément fait pour l'audience et la diffusion de cette notion vitale.

L'ÉPOQUE POST-INDUSTRIELLE

Sans doute convient-il de définir tout d'abord un qualificatif dont on nous rebat depuis peu les oreilles. Contrairement à ce que disent certains (8), la Société *post*-industrielle ne peut être une simple amplification de la société industrielle, car tout changement d'un tel ordre implique modification de *qualité* plus encore que de *quantité*; c'est là toute la différence, essentielle du point de vue fondamental, que les physiologistes, par exemple, voient entre la croissance et le développement, ce dernier seul impliquant acquisition de *structures nouvelles* (9).

S'il ne s'agissait donc que de perpétuer en les accentuant les caractéristiques de notre époque, dont les principales sont l'expansion démographique, la consommation énergétique et matérielle croissante, la conquête de tous les éléments de nature au nom du profit, même déguisé derrière l'intérêt général, il est bien évident que la nouvelle société ainsi promise ne mériterait au mieux que le qualificatif de *super*-industrielle et que le sort de ce qui subsiste de nature se verrait rapidement et définitivement réglé.

Au seuil de cette nouvelle ère, dont les prémices sont déjà sensibles en Amérique du Nord et dans certains pays de l'Europe nordique et occidentale, quelles sont les « écoles de pensée » concernant l'avenir de la nature et de sa protection? Elles peuvent, semble-t-il, se ramener à deux tendances :

— les plus nombreux et les plus officiels sont les « réalistes », que nous pouvons nommer également optimistes;

— les seconds sont les « idéalistes », ou pessimistes, plus souvent rencontrés chez les nations les plus évoluées ou dans les milieux dits intellectuels.

Pour les premiers, le problème actuel des nuisances et de l'environnement, pour grave qu'il puisse être, n'est qu'un incident de parcours sur la trajectoire du progrès humain. Les possibilités de l'Homme sont telles que « la technique parviendra bien à maîtriser la technique » et la protection de la nature, envisagée selon des principes et des procédés rationnels, doit s'entendre comme le meilleur aménagement de la planète dans l'intérêt d'une espèce à qui revient le destin du monde. Bien plus, la poursuite d'un tel but implique de nombreuses études et réalisations, d'autant plus intéressantes qu'elles sont à leur tour facteurs de nouveaux progrès et s'intègrent parfaitement au système de croissance économique.

Cette tendance « dynamique », qui pour le grand public a l'avantage d'être « sécurisante » (comme disent les psychologues), est celle de la plupart des dirigeants politiques (10) et syndicaux, à plus forte raison des industriels et des économistes.

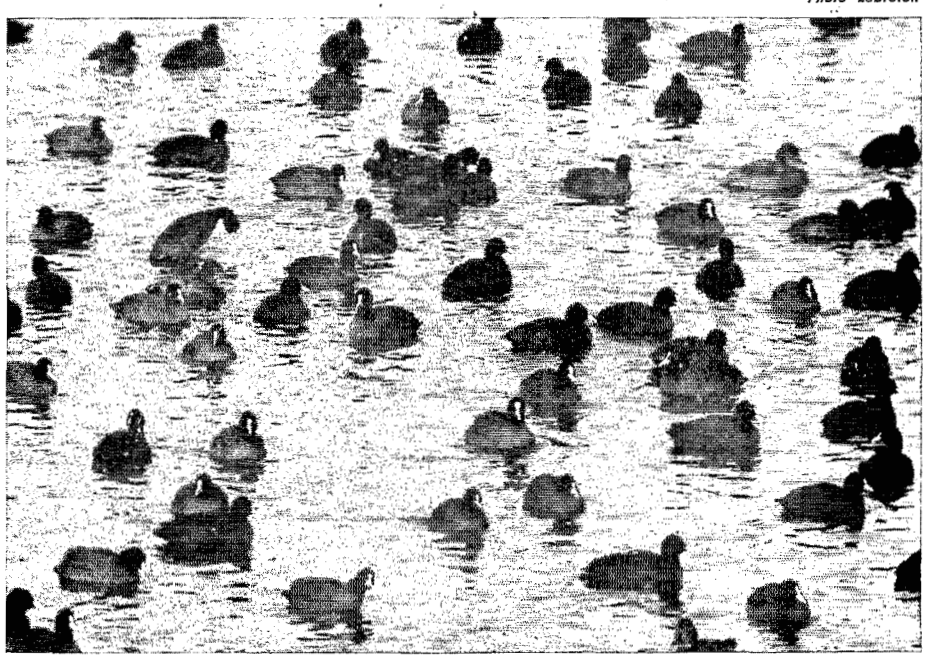
Pour les pessimistes, qui rejoignent par-là nombre de sociologues, c'est le fondement même de notre civilisation qui est en cause, basée qu'elle est sur l'expansion

8) Tel J.-J. SERVAN-SCHREIBER, dont les naïves extrapolations du « Défi américain » laissent pour le moins sceptiques tout biologiste se référant aux lois universelles de la croissance chez toute espèce vivante.

(*)9) Comme implicitement vu, entre chaque étape du développement des sociétés humaines s'est placée l'acquisition d'une possibilité nouvelle, marquée par l'esprit de domination et d'agressivité de l'Homme envers son milieu (ou son prochain) : asservissement des espèces animales ou végétales de l'homme écologique à l'homme agro-pastoral; asservissement du monde géographique ouvrant l'ère pré-industrielle; asservissement de l'énergie préludant à l'époque industrielle. La maîtrise de l'information (au sens large du terme) sera-t-elle la marque de la société post-industrielle ou « avancée »?

(10) « La nature ne sera sauvée que si elle apparaît comme rentable » (Jacques DUHAMEL, Ministre de l'Agriculture). « La nécessaire protection de la nature ne peut entraver le développement économique et industriel » (Robert POUJADE, Ministre de la Protection de la Nature et de l'Environnement). « Les nuisances contrarient les pêcheurs à la ligne, ce n'est pas une raison pour supprimer les usines » (Alexandre SANGUINETTI, ancien ministre).

Photo Lebreton



Foulques dans la Réserve départementale de Dombes (Ain.)

et la consommation, le profit à court terme et l'enthropocentrisme (11).

Ainsi — et la remarque semble en effet justifiée sur le plan scientifique —, en vertu de quel principe ou de quel hasard l'intérêt humain coïnciderait-il toujours avec l'intérêt de la nature, puisque celle-ci possède ses propres règles, encore bien imparfaitement connues d'ailleurs : il sera toujours rentable et justifié d'irriguer le désert ou de transformer un marais en terrain de sport. Comme l'a ironiquement écrit Robert Hainard, « le meilleur traité d'agronomie serait-il le manuel parfait de protection de la nature, et cette protection un faux problème ?».

De plus, il n'est pas besoin de savants calculs pour saisir qu'à moyen terme, l'application du « compromis raisonnable » entre une demande croissante (les besoins humains) et une offre limitée (la nature résiduelle) est un arbitrage de dupes : accordera-t-on un jour à la nature le droit de reconquérir l'espace perdu au cours des siècles — à défaut des espèces à jamais disparues?

Même si les critères choisis étaient ceux de l'ordre ou de la beauté, « l'espace vert » risque encore de l'emporter sur la garrigue et ses broussailles; et pourtant, avec ses milliers d'espèces et ses millions d'individus en équilibre subtil, un hectare de marais est plus « ordonné » et plus beau que tout le jardin de Versailles. Mais, comme l'a dit en substance Bergson, « est pour nous désordre tout ce qui n'obéit pas à *notre* ordre ».

C'est actuellement dans les pays anglo-saxons que se rencontrent les tenants de cette philosophie de la nature (aux États-Unis, les mouvements " The Friends of the Earth ", " Growth Population Zero " ou G.P.Z.), mais les représentants francophones sont également nombreux : le suisse Robert Hainard (auteur de « Une Morale à la mesure de notre puissance »), le français Michel Rémy (auteur de « L'Homme en péril »), les mouvements « Jeunes et Nature » (Paris), « Homme et Nature » Chambéry).

Si, comme le soutient avec raison la majorité actuelle, l'homme dispose du potentiel scientifique et technique lui permettant de maîtriser la nature et l'environnement, mais si, comme l'affirme avec non moins de vigueur une minorité croissante, il ne possède pas les structures mentales ou affectives lui permettant d'utiliser ces possibilités aux meilleures fins, quelles peuvent être les chances d'une politique qui prétendrait sauver à long terme l'Homme *et* la Nature, car c'est bien de cela qu'il s'agit en fin de compte.

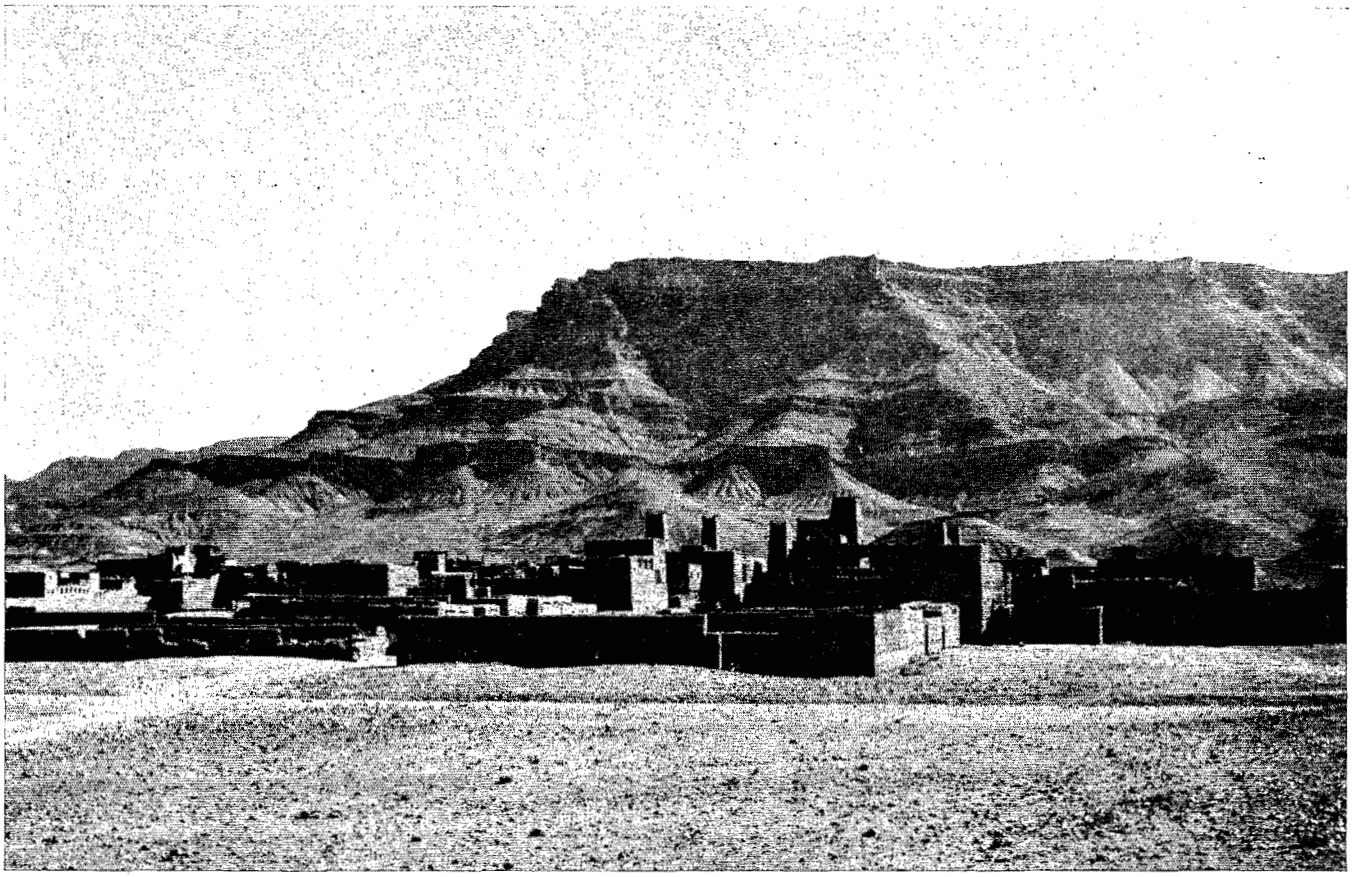
S'il est toujours difficile de prévoir (surtout l'avenir, disait un humoriste), peut-être est-il permis à un biologiste de résumer les données du problème et de tenter de dégager les conditions qui lui semblent nécessaires pour atteindre le but proposé.

Convenons tout d'abord d'une donnée fondamentale du problème: l'imperfection de l'espèce humaine et de ses individus; au cours des siècles, l'esprit a évolué de façon plus *cumulative* que *sélective*, nous l'avons vu, et c'est sans abandonner son agressivité et ses complexes ancestraux que l'homme a conquis les plus hauts sommets moraux et spirituels (12). Il importe donc de ne pas se leurrer sur ce point : la protection de la nature, au moins pour l'instant, ne doit pas tabler seulement sur la bonne volonté individuelle et l'appel à l'intérêt général; le boy-scoutisme n'est plus de mise en la matière et des mesures dirigistes sont seules à même de parer au plus pressé, sinon de résoudre tous les problèmes à long terme.

Il convient ainsi d'appliquer une thérapeutique de choc, notamment par la réduction des nuisances et la réalisation d'un environnement urbain plus vivable, même si ces mesures ne sont qu'aspirine ou morphine, palliatifs provisoires capables de soulager momentanément les signes du malaise, mais non de guérir le cancer qui ronge désormais notre société industrielle.

Ceci pour les mesures immédiates; à plus long terme (une génération tout au plus), des remèdes de fond sont à envisager.

Photo Lebreton



Zone désertique du Sud marocain: l'Homme est-il le fils ou le père du désert?

(11) Marque indélébile de la civilisation occidentale — d'ARISTOTE à WERNER VON BRAUN, en passant par les juges de GALILÉE —, qui voit en l'Homme le nombril du monde : le succès récent du terme d'*environnement* (que les écologistes désignaient depuis des années sous le nom de milieu) ne démontre-t-il pas une fois de plus que notre espèce se considère toujours comme le centre du monde?

(12) Ainsi l'exemple du sport n'est-il pas plus encourageant que celui de la nature, puisque cette notion, essentiellement gratuite, récréative et formatrice à ses débuts, s'est avilie au fur et à mesure qu'elle se répandait : la recherche du record, l'ambiance des matches internationaux, la mentalité partiale des supporters sont une résurgence de l'instinct d'agressivité et de domination, tandis que l'esprit de profit a gangrené le tout avec le professionalisme et, pis, le pseudo-amateurisme; et pour 30 hommes jouant (?) sur un stade, il faut compter des millions de téléspectateurs vautrés dans un fauteuil...

Tout d'abord et pour le moins *stabiliser*, non seulement la croissance démographique et (ou) la consommation individuelle (13), mais encore et surtout le *produit des deux termes*, principal responsable de la pression destructrice subie par le milieu naturel. En particulier, ayons le courage de voir que ce sont bien le tourisme, la route, la voiture, les loisirs de plein-air (dits de nature...), tels qu'ils sont actuellement conçus et exploités qui, pour louables qu'ils puissent être aux plans individuel et social, ont défiguré la plupart des sites de France et continuent allègrement à le faire : Alpes prostituées pour le ski de descente, côtes méditerranéennes vouées — Côte d'Azur depuis longtemps dénaturée, Languedoc agressé — à la tâche d'aires à bronzer.

Le problème est analogue en ce qui concerne l'environnement humain au sens strict, la presque totalité des nuisances étant à rapporter à la consommation effrénée d'énergie (14) puisque, d'une manière ou d'une autre, *toutes* les formes de production ou de dépense d'énergie sont polluantes, en vertu de l'universel principe de l'Entropie (la pollution thermique couronnant inexorablement le tout, quels que puissent jamais être les progrès scientifiques et techniques).

Mais s'il est clair qu'il est impensable, ne serait-ce que pour l'approvisionnement en certaines matières premières irremplaçables, que 7 milliards d'humains puissent vivre en l'an 2000 au standard de vie actuel de l'américain moyen, il est non moins évident que la politique de « néo-malthusianisme » dont nous venons de souligner la nécessité pour sauver l'environnement naturel et l'espèce humaine, va à l'encontre de tous les tabous socio-économiques; l'expansion n'est-elle pas le dogme de notre société (15) et l'objectif premier d'un Gouvernement par ailleurs sincèrement attaché à la sauvegarde de la nature?

C'est donc en parfaite connaissance de cause que sont écrites ces lignes visant le concept d'expansion matérielle et économique, ne cachant pas que les conséquences d'un tel choix seront sévères, bien que diverses selon les nations. Dans les pays en voie de développement, la primauté doit être évidemment donnée à la limitation des naissances conjuguée au développement optimum de la consommation; dans les pays évolués, une fois réglé le sort des minorités sociales, une égalisation quantitative (mais non qualitative, à l'inverse de ce qui est aujourd'hui la tendance) devra être instaurée.

Cette stabilisation de l'emprise matérielle de l'homme sur ce qui subsiste du capital naturel de la planète, implique évidemment des mesures internationales (16) d'ordre « socialisant » ou « communisant » (problème des transports par exemple), ces qualificatifs ne devant évidemment pas être pris dans leur sens politique actuel, les démocraties populaires étant presqu'autant prisonnières du système que les sociétés capitalistes.

Il est bien évident que des mesures aussi hétérodoxes, en l'état actuel des esprits, et allant à l'encontre de multiples intérêts particuliers, ne seront pas comprises — donc applicables — sans une remise en cause profonde, aux niveaux individuel et national notamment, des rapports fondamentaux Homme-Nature c'est-à-dire, en fin de compte, de la position de l'Homme lui-même. Il est même à penser que si la nature doit vraiment avoir une « utilité » pour l'Homme, c'est sans doute par les questions qu'elle lui permettra de se poser et par la valeur de référence et de mesure qu'elle représente.

Non seulement, nous l'avons vu, il y aura lieu de développer et appliquer les études écologiques afin que le mot d'aménagement prenne enfin son sens, non seulement il y aura lieu de favoriser les sciences et les techniques permettant de maîtriser les nuisances, mais il conviendra tout autant de reconsidérer profondément tout le système éducatif, base des valeurs que peut consentir à adopter une société adulte.

Contrairement à la tendance actuelle, l'enseignement des disciplines « culturelles » (sciences naturelles et psychologie, arts et lettres, éducation physique et sportive) devra être dispensé à l'égal de celui des disciplines « utilitaires » (sciences et techniques dites exactes), afin de redonner la primauté sur le profit et le rendement au sens du beau et du gratuit, du respect d'autrui et de la maîtrise de soi-même. Que la chose soit plus facile à décrire qu'à appliquer ne doit être qu'une raison supplémentaire de l'envisager au plus vite.

Ainsi sera-t-il progressivement possible d'accéder à une civilisation véritablement « avancée » et post-industrielle, accordant le premier rang aux valeurs spirituelles qui sont, contrairement aux valeurs matérielles, les seules productibles et consommables sans dégradation ni nuisances. Un tel but est essentiellement humain (au sens d'humanisme) puisqu'il exalte ce qui distingue l'homme de l'animal et pourrait donc être le seul légitime orgueil de celui-là.

Jamais d'ailleurs, au long de son histoire, l'Homme n'a été plus grand que lorsqu'il a consenti à respecter ce qui n'était point lui; la difficulté est maintenant plus grande encore, puisque la reconnaissance de ce droit à l'autonomie et à la dignité propre doit s'exercer en dehors de sa propre espèce; il convient pourtant bien de « décoloniser » la Nature pour sauver l'Homme de lui-même.

Entre les deux pôles de pensée précédemment signalés, le chemin proposé emprunte certainement les voies les plus difficiles : l'optimisme des uns, l'idéalisme des autres; mais en est-il réellement un autre?

(13) Démagogiquement cachée derrière le mot-paravent de « niveau de vie », notion purement quantitative (cf. le mode de calcul du P.N.B., qui met sur la même ligne le chiffre d'affaires de la SEITA et les dépenses faites pour la réalisation de Centres anti-cancéreux...) ignorant les valeurs de qualité non quantifiables pour l'instant.

(14) Limiter la consommation énergétique n'est pas synonyme de régression : le transistor, plus fiable et riche de possibilités que le tube, présente un bien meilleur rendement énergétique et thermique que celui-ci.

(15) Il existe une fort sérieuse revue portant le titre « Expansion »; à quand la revue « Suicide », s'interroge le biologiste connaissant la dynamique de multiplication des populations de bactéries ou de lemmings, et la disparition des Reptiles géants du Secondaire.

(16) Si le nationalisme est ainsi condamné (« La France, dont la population, les ressources, la puissance sont en plein essor... », Charles DE GAULLE), l'originalité et la diversité — la richesse en un mot — des *régions* ethniques devront être au contraire soigneusement favorisées.